Gilles Havard, *L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du Nouveau Monde*

Arnaud Exbalin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/37797>

DOI : 10.4000/lhomme.37797

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 14 octobre 2020

Pagination : 343-347

ISBN : 978-2-7132-2838-4

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Arnaud Exbalin, « Gilles Havard, *L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du Nouveau Monde* », *L'Homme* [En ligne], 234-235 | 2020, mis en ligne le 14 octobre 2020, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/37797> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.37797>

de Descartes et de Cro-Magnon, ou par quelques polémiques, notamment à propos de l'exposition *Our Body* (2008-2009 en France). Les problèmes posés par ces différents cas ne sont pas les mêmes (considérations éthiques, risques pour l'intégrité de l'objet, conditions techniques de conservation...), mais tournent tous autour de la perception des corps et de leur matérialité. La muséographie est également très politique, comme on le voit (pp. 293 *sqq.*) à travers l'évolution du texte des cartels. Concernant les restes humains, la référence au donateur et aux acteurs de l'acquisition a récemment disparu, pour octroyer une certaine autonomie à l'objet scientifique et effacer les conditions politiques et militaires dans lesquelles il a intégré les collections.

Après 130 ans d'oubli, le crâne d'Ataï resurgit en 2011, événement annoncé par certains comme une redécouverte, alors que l'enquête de Christelle Patin, fondée sur les témoignages des responsables des collections, montre que le crâne avait toujours été localisé et identifié. Mais un certain silence et une grande inertie institutionnels avaient régné autour de ce vestige, au moment où s'enflammaient les revendications autochtones des années 1970-1980. Les « événements » de 1984-1986 en Nouvelle-Calédonie, les accords de Matignon en 1988 et la reconnaissance croissante de la figure d'Ataï comme « héros kanak » faisaient de la détention de son crâne un enjeu majeur. La pseudo-redécouverte suscita logiquement la procé-

sure de sa restitution, le sénat coutumier ayant déjà effectué une demande de localisation en 2003, étape préalable au retour des objets culturels kanaks prévu par les accords de Nouméa (1998). Dans un contexte global favorable aux restitutions, après avoir rendu à l'Afrique du Sud les restes de Saartjie Baartman, la « vénus hottentote », en 2002, ainsi que les Toi Mokos maoris, en 2012, à la Nouvelle-Zélande, la France prépara, en 2014, le retour des crânes d'Ataï et de Meche en Nouvelle-Calédonie. Une cérémonie fut organisée au Muséum national d'histoire naturelle le 28 août 2014, le crâne regagnant le territoire néo-calédonien le 1^{er} septembre de la même année, avant d'être remis au clan Daweri après un an de deuil.

Nul doute que cet ouvrage fera date, tant le cas d'Ataï cristallise un ensemble de problèmes très actuels, majeurs pour les sciences humaines, concernant l'éthique du traitement des corps, la mémoire coloniale, le rôle des musées, le statut de certaines collections et la restitution des objets spoliés. L'histoire mouvementée de la tête d'Ataï constitue le fil rouge du livre, mais celui-ci veut aussi insister, à travers une multitude d'autres cas, sur la nécessité de développer des recherches spécifiques sur les restes humains, qui confrontent les collections anthropologiques des institutions muséales françaises à la problématique particulièrement aiguë de la violence coloniale.

Thierry Bonnot

Gilles Havard

L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du Nouveau Monde
Paris, Flammarion, 2019, 654 p., bibl., index, ill. (« Au fil de l'histoire »).

“**L**Y eut un temps où les Indiens étaient souverains et où ceux qui parcouraient leurs prairies parlaient la langue de Molière» (p. 276). Que reste-t-il de la présence de ces aventuriers francophones, aussi appelés « truchements », « voyageurs », « traiteurs » ou « trappeurs » qui, entre les xvii^e et xix^e siècles,

sillonnèrent au contact des Amérindiens les immenses espaces situés entre l'embouchure du fleuve Saint-Laurent et le littoral Pacifique ? Des patronymes français dans les bottins des réserves indiennes, des toponymes de rivières, quelques mentions ensevelies dans les archives, de rares jour-

naux et une tablette en plomb exhumée par hasard en 1913, scorie d'une illusoïre souveraineté française dans les Rocheuses. C'est à cette Amérique *fantôme* que Gilles Havard consacre cette somme, car les milliers d'aventuriers – illettrés pour la plupart d'entre eux – n'ont guère livré de témoignages et les quelques traces qu'ils laissèrent ça et là furent balayées au XIX^e siècle par les mythes de la conquête de l'Ouest.

Après un ouvrage très remarqué et plusieurs fois primé sur les *Coueurs de bois*¹, Gilles Havard propose ici le second volet d'une sorte de dyptique. Mais, cette fois, il s'essaie à un nouveau genre d'écriture. Dans la veine du *Monde retrouvé de Louis-François Pinagot* d'Alain Corbin², tout en prolongeant les réflexions stimulantes de Jacques Revel et Jean-Claude Passeron sur l'« étude par cas »³, l'auteur part à la quête d'individus *a priori* invisibles. Ce parti pris littéraire, qui fait de l'histoire un voyage dans le temps, vise à exporter le meilleur de la recherche historique au-delà des habituels cercles académiques pour toucher un plus large public. D'emblée, il faut souligner le bonheur de lecture procuré par ce « roman vrai » (p. 15) où le lecteur – averti ou non – se retrouve entièrement immergé. Pendant quelques heures, on se prend pour Davy Crockett : ici dans un canot à contre-courant du Missouri, là au beau milieu d'une bagarre chez les Iroquois, ou dans de grandes prairies battues par les vents.

L'ouvrage fonctionne comme une traque, celle de dix hommes en chair et en os, dont l'existence est narrée de bout en bout, de leur naissance à leur mort⁴. Le texte s'ouvre par le meurtre de Pierre Gambie en Floride, en 1565, et se clôt par le récit de Pierre Beauchamp chez les Arikas du haut Missouri, au milieu du XIX^e siècle : quatre siècles parcourus à bride abattue et neuf récits de vie qui viennent défier la chronologie conventionnelle et s'affranchir de frontières qui n'existent pas encore. Les coureurs de bois se déplacent à leur guise et, à l'image de Pierre-Esprit Radisson, ils passent d'un camp à l'autre au gré des revers de fortune, des changements de souveraineté et des opportunités offertes par les compagnies de pelleterie. Le propos n'est

toutefois jamais uniquement descriptif. Gilles Havard réussit la prouesse d'atteindre pendant 500 pages un délicat équilibre entre le récit truculent de ces vies minuscules, l'ethnographie des Amérindiens et l'analyse propre à la discipline historique. Il suffit au lecteur de se laisser porter, guidé dans son voyage par des cartes placées en tête de chapitre et des illustrations d'une grande qualité.

Pour pister son gibier, Gilles Havard fait flèche de tout bois. Les minutes notariales, les contrats d'engagement des compagnies de traite, les registres paroissiaux et les terriers, mais aussi les images d'Épinal de l'histoire canadienne ou étasunienne, les aquarelles d'Alfred Jacob Miller, les cahiers ethnographiques et les relations de voyage sont autant de traces qu'il a soigneusement prélevées, identifiées et interprétées. La restitution de ces vies retrouvées évite l'écueil d'une lecture surplombante de l'histoire du Nouveau Monde où une colonisation prétendument triomphante répondrait à une mécanique impériale. Les catégories d'analyse habituellement utilisées par les historiens et les anthropologues du fait colonial ne sont pas opérantes lorsque l'on s'intéresse aux singularités. Gilles Havard n'y a d'ailleurs guère recours, sauf dans la conclusion – dont le ton plus académique tranche étrangement avec les récits qui précèdent – pour en souligner la contingence.

L'auteur prend soin de ne jamais opposer frontalement des cultures qui seraient hermétiques les unes aux autres, en rappelant

1. Gilles Havard, *Histoire des coureurs de bois. Amérique du Nord, 1600-1840*, Paris, Les Indes savantes, 2016 (« Rivages des Xantons »).

2. Alain Corbin, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion, 1998.

3. Jean-Claude Passeron & Jacques Revel, eds, *Penser par cas*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2005 (« Enquête » 4).

4. Ces hommes sont : Pierre Gambie († 1565), Étienne Brûlé († 1632), Pierre-Esprit Radisson († 1710), Nicolas Perrot († 1717), les frères La Vérendrye (Pierre, † 1755 et François, † 1794), Jean-Baptiste Truteau († 1827), Toussaint Charbonneau († ca. 1843), Étienne Provost († 1850) et Pierre Beauchamp († ca. 1878).

constamment l'univers mental qui rattachaient les premiers aventuriers à l'Ancien Monde. Si les voyageurs ont pu si bien se fondre dans les communautés amérindiennes, c'est précisément parce que des passerelles entre des mondes *a priori* antagoniques furent jetées dès les premiers contacts, parce que certaines pratiques observées ici résonnaient là-bas et que l'analogie fonctionna à plein. Tout ne fut donc pas effacement dans la rencontre entre Français et Amérindiens. La palpation pratiquée chez les Mascoutens n'est pas aux antipodes de certaines pratiques cérémonielles de la France de l'Ancien Régime (p. 186). Sans doute la cosmovision amérindienne d'un grand tout qui réunirait hommes, animaux, plantes était-elle plus proche de l'univers mental d'un habitant des campagnes françaises du XVIII^e siècle que de celui rationaliste de l'homme pressé de nos métropoles. Quant à l'esprit de don qui animait les Amérindiens, il pouvait aisément se concevoir pour des hommes tout imprégnés de valeurs aristocratiques – libéralité et désintéressement – et de charité chrétienne (p. 222). Dans le format réduit d'une recension, il est impossible de prétendre livrer une synthèse d'un ouvrage aussi buissonnant, tout au plus, peut-on tirer quelques fils pour donner envie au lecteur d'en découvrir la trame.

Savoir se repérer, s'orienter et se déplacer dans des espaces aussi vastes que peu cartographiés fut une préoccupation vitale et quotidienne pour les coureurs de bois. Il ne s'agit pas d'une simple acclimatation, ni d'une appropriation basique des éléments de la culture matérielle amérindienne qui sont en jeu. Si l'on accepte de parler d'indianisation – autant linguistique que visuelle –, celle-ci passa par une assimilation lente, mûrie sur une vie d'homme, des savoirs autochtones, car c'est au contact des Amérindiens, dans une immersion profonde, que les premiers voyageurs ont appris à lire une rivière, un panache de fumée, les empreintes d'un animal, ou encore la marque d'une nation dans la facture d'un mocassin.

Les coureurs de bois étaient toujours de jeunes gens capables d'endurer les fatigues des pérégrinations incessantes. La fréquen-

tation de ces contrées n'était pas pour le quidam et il fallait être d'une remarquable résistance physique pour supporter le froid, le vent, les assauts des insectes et les longues marches. Les ethnologues venus plus tard, au XIX^e siècle, auront le plus grand mal à supporter ces expéditions exténuantes. Celui qui ne sait pas naviguer n'avait guère d'avenir dans ces espaces sillonnés de rivières qui étaient les principales voies de communication. La plupart des aventuriers ont ainsi appris à construire des canots en écorce, à naviguer assis, à genoux ou debout, à contre-courant, à la rame ou avec une courte voile, à chanter pour cadencer l'effort « à raison d'une cinquantaine de coups d'aviron à la minute » (p. 129), à savoir passer les rapides en hissant le canot sur la rive, à éviter troncs d'arbres charriés par les crues, chicots ou bancs de sable au prix d'efforts intenses. Être une bonne rame permettait à ces aventuriers, non seulement d'être intégrés et assimilés aux communautés indiennes, mais aussi d'être remarqués et engagés par les compagnies.

Activité consubstantielle aux sociétés amérindiennes et pratique vitale à la survie des aventuriers, la chasse est un autre thème qui irrigue les neuf récits. L'ouvrage fourmille d'informations sur la traque, les animaux et les armes. On apprend, par exemple, que le castor est piégé à l'aide de leurres olfactifs tirés des glandes sébacées de l'animal, le castoréum, une substance commercée (p. 412). Les espèces chassées (chevreuil, élan, orignal, wapiti, antilope, bison) donnent à ces sociétés dites « primitives » une image d'abondance – Gilles Havard rejoint ici James C. Scott⁵. Quant au contact entre trappeurs et Amérindiens, il déboucha sur d'étonnants transferts techniques et culturels, allant de l'approche de l'animal à l'art de la découpe et au travail du cuir.

D'un côté, les coureurs de bois s'adonnèrent passionnément à la chasse (Gilles Havard y voit « une revanche de la roture »

5. Cf. James C. Scott, *Homo domesticus. Une histoire profonde des premiers États*. Préf. de Jean-Paul Demoule; trad. de l'anglais (États-Unis) par Marc Saint-Upéry. Paris, La Découverte, 2019 [2017].

[p. 129]) et apprirent rapidement à maîtriser les savoir-faire amérindiens, voire à adopter des cultes pour ne pas offenser l'animal tué : offrandes, jeûnes, interdits divers, imitations d'animaux totémiques, apprivoisements de jeunes animaux orphelins, etc. De l'autre côté, les peuples natifs inscrivaient au cœur de leurs *habitus* des outils et des auxiliaires propres aux mondes européens : d'abord l'adoption des armes à feu distribuées de manière précoce par les compagnies, armes qui engagèrent une dépendance accrue vis-à-vis des Européens pour se procurer de la poudre et des balles ; puis le cheval, qui fit une apparition tardive dans les chefferies cheyennes où il fut introduit par les Espagnols dès la fin du xvii^e siècle, pour ensuite se diffuser massivement aux autres nations (1780-1880). Dès le milieu du xix^e, les natifs chassaient le bison à cheval et au fusil, une évolution majeure au regard des millénaires de cynétique amérindienne. Cheval et armes à feu furent pour les cultures amérindiennes les deux principaux adjuvants du contact avec les empires français et espagnol. La prédation, ainsi exacerbée, finit par avoir des effets à long terme. Les derniers trappeurs furent, dès le premier tiers du xix^e siècle, les témoins de la raréfaction des populations de castors et de bisons au moment même où les Indiens commencèrent, coïncidence notoire, à perdre en souveraineté et en vitalité démographique. À ce titre, *L'Amérique fantôme* peut finalement aussi se lire comme une histoire environnementale du Nouveau Monde, empruntant là les sillons déjà tracés par Andrews C. Isenberg et par Shepard Krech⁶.

Des villes, il n'en est presque pas question dans l'ouvrage, les coureurs de bois étant d'abord saisis dans les grands espaces et semblant n'exister qu'en mouvement. Dans la conclusion, Gilles Havard ne manque pas de soulever ce problème de biais dans les sources (p. 454). Pourtant les villes sont toujours là en toile de fond : Québec, Montréal, Trois-Rivières, Saint-Louis, jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Certes, ces cités pèsent peu comparées aux fondations

urbaines des colonies anglo-américaines et aux géantes hispano-américaines⁷. Au début du xviii^e siècle, Montréal ne compte que 1200 colons et Saint-Louis, moins de 2000 à la fin du siècle. Mais ces moyeux de la colonisation occidentale en Nouvelle-France ont néanmoins des rayons d'influence immenses. Les villes ont fonctionné comme des comptoirs de traite, des lieux de foires pour les nations amérindiennes et des creusets de métissage. Au fil des récits, certaines cités prospèrent : avec l'arrivée massive d'Irlandais et d'Allemands, Saint-Louis voit sa population multipliée par 13 de 1828 à 1849, au point de cesser d'être francophone !

Gilles Havard porte également un regard neuf sur les supposées faiblesses démographique et sous-urbanisation des nations amérindiennes : ce sont pourtant de véritables « villes » (le terme est utilisé par Radisson lui-même, p. 152) qu'érigent les Amérindiens en hiver, au gré des migrations des hardes de bisons et des changements d'alliance, des campements de plusieurs centaines de tipis ou de dômes, fortifiés de palissades en bois, qui regroupaient parfois plus de 2000 habitants. Mais, à la différence des cités européennes, ces installations étaient aisément démontables et mobiles. Peut-être faut-il voir dans ces villes nomades l'une des clés de compréhension de la résistance amérindienne face aux assauts des colons européens. Jusqu'à un xviii^e siècle avancé, au sud du Rio Biobio ou au nord de la Nouvelle-Galice, les Espagnols ne se cassèrent-ils pas les dents à vouloir coloniser des confins dépourvus de

6. Cf. : Andrews C. Isenberg, *The Destruction of the Bison. An Environmental History, 1750-1920*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2000 (« Studies in Environment and History ») ; et Shepard Krech III, *The Ecological Indian. Myth and History*, New York, Norton & Co, 1999.

7. Sur les villes de la Nouvelle-France, cf. : Laurent Vidal & Émilie d'Orgeix, eds, *Les Villes françaises du Nouveau Monde. Des premiers fondateurs aux ingénieurs du roi (xvi^e-xviii^e siècles)*, Paris, Somogy, 1999 ; et, récemment, Cécile Vidal, *Caribbean New Orleans. Empire, Race, and the Making of a Slave Society*, Williamsburg, Omohundro Institute of Early American History and Culture / Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2019.

villes construites en dur et, ce faisant, de structures étatiques?

À l'exception de Toussaint Charbonneau, qui refuse de s'installer à Saint-Louis – mais qui y envoie son fils pour son éducation –, et de Pierre Beauchamp, à qui la vie urbanisée ne convient guère, quasiment tous les personnages de *L'Amérique fantôme* ont un pied-à-terre dans une ville européenne, un terrain acquis par un mariage (et une dot) avantageux ou un commerce. Ils y passent plus de la moitié de l'année, notamment en hiver. Certains y deviennent de confortables notables, comme Pierre-Esprit Radisson à Trois-Rivières, Nicolas Perrot à Bécancour où il devient capitaine de milice, Jean-Baptiste Truteau à Saint-Louis où il réside la plupart du temps, ou encore Étienne Provost qui alterne entre les pays de la trappe et Saint-Louis, où il se marie et possède un saloon. Faire le récit de ces longs séjours en ville livrerait sans doute une tout autre histoire: que devenaient ces

hommes «ensauvagés» dans les villes? Quels imaginaires des mondes amérindiens colportaient-ils parmi les citoyens? L'indianisation, pareille à un gant, pouvait-elle être réversible selon la saison? Gilles Havard ne peut malheureusement guère explorer ces pistes, et c'est bien normal étant donné que les sources ne fonctionnent que parce que les coureurs sont des intermédiaires qui se révèlent donc au contact de l'arrière-pays. Aujourd'hui, à l'image du vieux Saint-Louis intégralement rasé en 1942, même les villes françaises en Amérique sont des fantômes.

On l'aura compris, les thématiques comprises dans ces récits de vie et les niveaux de lecture sont foisonnants, et ce point de vue des trappeurs est, en définitive, une belle porte d'entrée pour découvrir les civilisations amérindiennes.

Arnaud Exbalin